Document generated on 04/28/2024 2:21 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Marionnettes conscientes
Romania III

Liliana Nicorescu

Number 112 (3), 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25330ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Nicorescu, L. (2004). Review of [Marionnettes conscientes : *Romania III*]. *Jeu*, (112), 35–38.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LILIANA NICORESCU

Marionnettes conscientes

Romania III

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE CRISTINA IOVITA. ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : MICHEL LAVOIE ; DÉCOR, COSTUMES ET ACCESSOIRES : ANNE-MARIE MATTEAU ; LUMIÈRES ET RÉGIE : ANNE-CATHERINE SIMARD DERASPE ; MAQUILLAGES : FRUZSINA LANYI ; CONCEPTION SONORE : CRISTINA IOVITA, D'APRÈS *LES LOUPS*, OPÉRA COMIQUE DE CRISTIAN CIOMU. AVEC VINCENT BRILLANT-GIROUX, NATHALIE COSTA, JULIE GAGNÉ, MICHEL LAVOIE, MARC MAUDUIT, DANIEL PAQUETTE, MADELEINE PÉLOQUIN ET FANNY WEILBRENNER. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE L'UTOPIE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 23 MARS AU 17 AVRIL 2004.

Il y avait une fois un coin de monde absolument fou. Le roi avait été chassé par des gens qui promettaient un monde meilleur, le bonheur absolu. Mais il fallait travailler dur, sans poser des questions et sans vouloir comprendre pourquoi. Il y avait tant de choses à faire, qu'on n'avait plus de temps pour soi : on n'avait plus rien, car Tout appartenait à Tous – même la parole, même les réflexions les plus intimes. Le bras qui travaillait valait mieux qu'un cerveau rebelle. Et même si c'était beau, tout le monde n'arrivait pas à le croire. Oui, il y a eu des

Romania III, écrite et mise en scène par Cristina Iovita au Théâtre Prospero (Théâtre de l'Utopie, 2004). Sur la photo : Marc Mauduit et Vincent Brillant-Giroux. Photo : Dominic Darceuil.

incrédules, des indisciplinés, des frondeurs, qu'il fallait « éduquer », auxquels il fallait apprendre les valeurs d'un nouveau monde, auquel, hélas, ils ne voulaient pas encore croire. Que faire donc ? Oui, la prison ! Ça sert toujours, ça culpabilise. Mais que faire avec les irréductibles ? Ça alors ! Les irréductibles ! Que faire ? Que faire ? Les « éliminer », peut-être ? Mais bien évidemment, cela servira de leçon aux autres. En tout cas, ils étaient devenus incommodes. Et bien insupportables. Et puis, il y aura plus de places dans les prisons... au cas où...

Dans tout ce temps, les autres travaillaient avec un élan indescriptible – si modestement appelé « élan révolutionnaire » – à l'édification d'une société « multilatéralement développée », car leur pays devait, quand même, « avancer vers le communisme ». Mais qui disait, qui voulait cela ? Le chef, bien sûr ! Lui, il travaillait jour et nuit, et son génie s'épuisait à trouver des solutions pour le bien-être de ses sujets – son peuple, ses « chers camarades et amis » –, il ne pensait qu'à leur prospérité et à leur bonheur. Enfin, c'était ce qu'ils devaient croire. Car, en réalité, ils avaient faim, ils avaient froid, ils avaient peur.

Romania III, écrite et mise en scène par Cristina Iovita au Théâtre Prospero (Théâtre de l'Utopie, 2004). Photo : Dominic Darceuil.

Ils avaient faim, mais le pays était engagé dans de massives exportations d'aliments vers l'URSS. En plus, ils devaient se nourrir de façon « rationnelle ». Le ventre creux, emmitouflés dans leurs modestes vêtements, les enfants chantaient chaque jour l'hymne d'État, faisaient de leur mieux pour apprendre deux langues étrangères, pour obtenir des résultats exceptionnels aux olympiades scolaires, aux concours entre les classes, entre les écoles, entre les villes, etc. C'était seulement comme ça qu'ils pouvaient plaire au Parti, qui les aimait tant, et qui voyait en eux le futur du pays. Et puis, le Conducator, simple cordonnier, imaginez quelle fierté pour lui que de diriger un pays de gens intelligents !

Les gens étaient tristes, ils détestaient, ils méprisaient le régime, le Cabinet 1 et le Cabinet 2, la Milice, la Securitate, mais ils devaient chanter, danser, montrer à quel point ils « vénéraient » le Conducator. Des enfants anémiques récitaient des poèmes attendrissants, dédiés justement à ceux qui les condamnaient à la sous-nutrition, à vivre dans le mensonge, dans la peur, tandis que leurs parents – pauvres marionnettes ! – hurlaient « Vive le Conducator ! » au même moment où ils pensaient : « Que le diable t'emporte ! Crève, imbécile, idiot sacré ! »

Pauvres marionnettes ! Elles ont vraiment cru que la mort du dictateur allait changer leurs vies. Le cirque démocratique venait de commencer : son seul avantage était qu'il permettait à tout un pays de saltimbanques de jouer leur triste comédie ailleurs, le plus loin possible de la Cour des bienheureux...

Après tant d'années, quand presque personne n'y pense plus, quand chacun essaie d'oublier, de guérir, de refaire sa vie – certains à l'étranger –, un texte splendide, magistralement mis en scène par l'auteure même et interprété par une jeune troupe québécoise très douée, vient bouleverser la communauté roumaine de Montréal, et pas seulement elle.

Comment témoigner des horreurs du communisme sans désirer démasquer, démythifier un système politique malade, utopique, fondé sur des cerveaux mis en uniformes et sur des âmes enchaînées, sans vouloir se délivrer par la parole, et venger

des années et des années d'humiliations et de frustrations ? La fin du XX[e] siècle apportait aux peuples de l'ex-bloc soviétique la délivrance, l'espoir d'un avenir normal ou tout simplement l'espoir... La chute du mur de Berlin allait représenter la chute symbolique d'un énorme rempart entourant des milliers d'individus qui s'apprêtaient à vivre comme des esclaves, dans un silence plus froid que la guerre froide. Sincèrement ému, visiblement enthousiasmé par la chute progressive des tyrans de l'Est, l'Occident a cru, peut-être, que la simple disparition physique des leaders communistes allait automatiquement entraîner, parmi les anciens satellites de Moscou, un changement spectaculaire sur les plans politique, économique, social, humain.

Si toutes sortes de traités, d'alliances, de comités, de pactes, de promesses, de « thérapies de choc » essayaient d'encourager – du point de vue politique, économique ou social – les « jeunes démocraties » est-européennes à intégrer le bloc des pays civilisés, développés, sur le plan humain, on a laissé toute cette masse d'individus complètement à la dérive. Ils allaient se débrouiller, a-t-on pensé. De toute façon, ils étaient *libres* de se débrouiller...

Romania III, la pièce de Cristina Iovita, se concentre sur l'agonie du régime Ceauşescu et sur les premières années postrévolutionnaires, marquées – elles aussi – par la confusion, le mensonge et la misère. Le texte de Iovita n'est pas un procès rétroactif du système qui a détruit tant de rêves, tant de destinées, mais un témoignage sincère et émouvant, un cri de désespoir au nom de tous et, au-delà de tout, un effort surhumain pour exorciser ce passé maudit par la force du rire.

La « farce politique en trois tableaux » de Cristina Iovita s'inscrit dans la tradition de la commedia dell'arte et suit les « canons » de ce genre populaire dont les racines sont à chercher dans les atellanes antiques, dans les mystères, les spectacles de marionnettes et les carnavals médiévaux, et dont les chefs-d'œuvre portent la signature de Molière, de Beaumarchais ou de Goldoni.

Une subtile mise en abyme fait de *Romania III* une série de minireprésentations qu'on voit et qu'on juge par les yeux d'Arlequin et de Pulcinella, et place les deux valets et leurs compagnons de route sur la scène de ce *theatrum mundi* grâce auquel les petits se sont depuis toujours moqués, avec leurs faibles et gais moyens, de leurs maîtres, de leurs rois, de la bêtise humaine, de tout vice ou faiblesse. Arlequin et Pulcinella voyagent à travers le temps afin d'être, dans le premier tableau de la pièce (« Les belles et la bête »), les témoins innocents et quasiment perplexes des avatars d'une petite troupe féminine qui prépare un concours de beauté amateur, selon « les indications du 2[e] Bureau », soit de « la camarade Ceauşescu personnellement » : « représenter les femmes dans leurs traits spécifiques ». Dans le deuxième tableau (« L'attente »), quelques Roumains s'agitent devant un téléviseur couleur – car ils veulent voir *du sang* couler – pour assister au procès et à la fin du couple Ceauşescu, et fantasment à qui mieux mieux sur les moyens punitifs que, dans un dernier sursaut de dignité ou de vengeance, leur subconscient appliquerait aux despotes.

Les belles ont attendu que *les bêtes* disparaissent. Néanmoins, cinq ans après la disparition des bêtes, les beaux et les belles doivent s'asseoir de nouveau à la table de

l'Histoire pour une nouvelle leçon de survie : « L'art de mendier ». Dans ce dernier tableau, Arlequin et Pulcinella se retrouvent quelque part en Occident, pauvres « mendiants philosophes » et tristes représentants d'un peuple qui a fait à genoux le chemin de la liberté, mais dont l'esprit ne veut pas encore s'éteindre. Vaincues déjà par le destin, ces pitoyables ombres don-quichottesques vivotent sans jamais désespérer et, devant la concurrence des infortunés qui ont fui les ravages des guerres interethniques et qui menacent d'accaparer la charité publique et la tendre pitié de l'Occident, rêvent même de poursuivre leurs pérégrinations à la recherche du bonheur sur la terre mythique de l'Amérique.

Seul le regard innocent – mais non moins ironique ou accusateur – des deux polissons sait décrire l'univers funambulesque du régime communiste, son système de répression, les mécanismes de toute dictature politique. Leurs pitreries, leur silence docile – lorsqu'une situation tendue leur commande de se taire –, leur sourire et leur désir fou de survivre sont de petites trouvailles qui sauvent leur peau : sur la scène, tout comme dans la vie, la magie de l'illusion – le *quiproquo* – fonctionne parfaitement. Qui est le dupeur et qui est la dupe ? Qui est le valet et qui est le maître ? Qui rit et qui pleure ?

Conscients de leur statut de simples marionnettes dans les mains des tout-puissants, les personnages de Cristina Iovita savent qu'il n'est jamais trop tard pour que les poupées renversent le marionnettiste et que, pour pouvoir rire aux larmes, il faut tout d'abord sécher ses larmes et laisser la vie suivre son cours. Au fond, Arlequin et Pulcinella seront toujours avec nous, parmi nous, et leur sublime errance à la recherche de paradis qui n'existent pas sera, pour les mendiants philosophes, tout comme pour les philosophes mendiants, une excellente initiation à « l'art de s'exiler ». Quant aux déceptions, aux difficultés de la vie en exil, n'y pensons même pas ! À chacun de garder le secret de Polichinelle... **j**

Conscients de leur statut de simples marionnettes dans les mains des tout-puissants, les personnages de Cristina Iovita savent qu'il n'est jamais trop tard pour que les poupées renversent le marionnettiste et que, pour pouvoir rire aux larmes, il faut tout d'abord sécher ses larmes et laisser la vie suivre son cours.

Née en Roumanie, **Liliana Nicorescu** a fait des études de lettres à l'Université de Bucarest. Après avoir obtenu une maîtrise en littérature française aux États-Unis, elle s'établit en décembre 2000 à Montréal. Elle poursuit ses études au niveau doctoral à l'Université de Montréal, sa thèse portant sur Cioran.